



LE POUVOIR SEPARATEUR DU LANGAGE

PUDEUR ET DISCOURS SCIENTIFIQUE

Article paru dans la revue **Traverse** (Montpellier)

- 1) Les sources
- 2) Un phénomène anthropologique majeur
- 3) Les déformations pudiques du langage
- 4) Les passerelles
- 5) Le discours scientifique

1 - les sources

La bipolarité, métaphore-métonymie, occupe une place centrale dans les travaux de **Jakobson**. Certes les concepts de similarité et de contiguïté, qui gouvernent ces figures de style, remontent à **Aristote**. Mais Jakobson restitue à **Kruzevski** le mérite d'avoir relié deux opérations fondamentales, sous-jacentes au comportement verbal, **la sélection** et la **combinaison**, à ces deux modèles de relations : il fonde la sélection sur la similarité et la combinaison sur la contiguïté.

Jakobson pressent que ce clivage (contigu/similaire ou métonymie métaphore) déborde largement la linguistique et concerne le vaste domaine des sciences de l'homme. Il recourt à des arguments tirés de la psychologie clinique (c'est l'exemple bien connu du mot-stimulus "*hutte*") et aussi de la neuropathologie avec l'étude des aphasies.

Jakobson impute le fonctionnement linguistique à un jeu interactif où s'articulent les deux fonctions de sélection et de combinaison dans la constitution des unités linguistiques de différents rangs : mot, phrases, discours.

Des notions prometteuses émergent de ses textes, par exemple, lorsqu'il oppose le code au message et avance que la sélection concerne des unités associées dans le code mais non dans le message donné.

Plusieurs auteurs se présentent comme continuateurs de Jakobson. Mais seul Lucien Sébag a poursuivi un développement en direction des sciences de l'homme. Son travail a eu malheureusement peu d'écho, malgré son importance exceptionnelle (On ne trouvera pas de référence explicite à Jakobson dans cet [ouvrage](#), posthume, laissé inachevé et publié sans bibliographie).

Ethnologue, disciple et proche de Lacan, Sébag met l'accent sur deux procès de dévoilement du réel, qu'il désigne par convention procès métonymique et procès métaphorique. Sur cette dichotomie contigu-similaire, **il s'attache à faire la preuve de l'antagonisme entre action réelle et action linguistique** et, surtout, à faire la preuve de leur **mutuelle exclusion**.

Dès lors le recentrement sur ce clivage ontologique revient à remettre une pyramide sur sa base et projette un éclairage inédit sur des processus aussi importants que le **tabou de l'inceste, les règles de l'aménagement social, la loi, les substitutions symboliques, la transmission du savoir**.

Dans une brillante résurgence de la rhétorique, Morier paraît le plus audacieux. Rendant hommage à Jakobson, il re-situe opportunément les notions de similarité et de contiguïté et forge les concepts plus ajustés de **comparativité** et de **connectivité**. Il perçoit dans ces fonctions rien moins que les facultés maîtresses de l'esprit humain, plaçant les disciplines post-freudiennes, devant une évidence aussi irréfutable qu'irrecevable.

2 - Un phénomène anthropologique majeur

La voie que nous avons choisie pour aborder ce problème dérive d'un fait anthropologique dont les chercheurs semblent s'être curieusement désintéressés. Il s'agit de l'inhibition pudique que nous interprétons comme **l'effet constant, dans le champ de la communication, d'un antagonisme entre l'acte linguistique et l'acte corporel (respectivement congruents à la comparativité et à la connectivité)**.

Le problème se pose ainsi : les humains communiquent entre eux par les deux registres de l'action linguistique et de l'action réelle. Ils ont besoin des deux et composent avec cette dualité. Ils y parviennent par la symbolisation et surmontent par ce moyen la mutuelle exclusion que l'on sait. Mais certains accomplissements pulsionnels, et non des moindres, ne permettent pas d'esquiver l'acte corporel au profit d'une mise en forme symbolique. Qu'en est-il des activités qui n'acceptent pas une telle substitution ? Ici l'exclusion mutuelle engendre une emprise inhibitrice

qui, selon le cas, **va interdire l'un ou l'autre** (la parole ou l'acte corporel). Le phénomène de pudeur en est la traduction intrapsychique et comportementale. Notons que cette emprise ne survient qu'en flagrant délit de mise en communication, par la vue, le contact ou la parole.

Mais ceci est si profondément interne à nos jugements que la pudeur, reléguée dans le domaine de la morale, reste ignorée de la science. Elle règle cependant notre vie sociale et nous indique notre conduite. Comment ne pas y reconnaître un phénomène anthropologique de première importance ?

Nous en aborderons l'étude là où chacun est assuré de l'éprouver : la vie sexuelle. Toutefois ce serait une erreur de réduire la pudeur à ce seul aspect de nos vies car l'inhibition pudique n'est pas de nature sexuelle mais linguistique. Mais si elle concerne, à par égale, d'autres domaines de nos existences, c'est bien dans la scénographie amoureuse qu'est immédiatement perceptible l'exclusion réciproque des deux registres de communication.

Les animaux n'ont pas de langage et n'ont pas de pudeur. Et si notre capacité de parole nous rend pudiques n'est-il pas pertinent de comparer les conduites animales avec celles des humains ? Notons que cette approche ne va pas sans résistances car "moralement" **l'homme ne peut valoir que par ses différences avec l'animal et jamais par ses similitudes**, repoussées avec horreur. Ne l'oublions pas, l'animal, parce qu'il est une bête, **n'est jamais coupable de sa sexualité**. Quand le *Péché Originel* constitue le fondement d'une culture, il est clair que culpabilité et interdits culturels ne sauraient affecter le monde animal.

Considérons cependant comment les espèces engagent leurs manèges sexuels. Les "rites" qui conditionnent les rapprochements dans les périodes de reproduction sont évidemment non linguistiques. La communication se fait par des cris, chants et vocalisations, tous signes "motivés" qui ne s'appliquent chacun qu'à une circonstance particulière. Outre les messages vocaux, chaque variété animale dispose, pour la parade, de balises et signaux attractifs qui varient selon les espèces et que l'on sait être olfactifs, visuels, posturaux etc... Ainsi se constituent des parades sexuelles dont les messages sont contraignants pour le partenaire qui les émet comme pour celui qui les reçoit.

La timidité du regard scientifique n'apparaît que plus grande si l'on considère que l'homme, assujetti à la même fonction, dispose d'une gamme de moyens identiques, soit rudimentaires, comme les odeurs, soit plus élaborés comme l'offrande de présents ou de nourriture. Cependant, chez nous, les rapports entre le mental et l'agir corporel sont encore, pour partie, de l'ordre du mystère.

Heureusement, bien mieux que les sciences de l'esprit, la littérature, le cinéma, les arts scéniques savent à quels points nous sommes, tout comme les animaux, sexuellement pourvus de certains "repères" qui fonctionnent au niveau de la vue,

l'ouïe, l'odorat, les postures, etc.. Les arts publicitaires, la cosmétologie, les technologies de la mode savent combien les coquetteries du geste, de la voix, du langage, du vêtement, du parfum remplissent des fonctions que l'on retrouve chez l'animal comme autant de signaux, d'invite et de séduction mutuelle au service de la pulsion.

Les femmes, dit-on, sont plus directement "concernées par cette possibilité de se donner à voir ... Il est difficile de pas s'en apercevoir en marchant dans la rue." ... même si le vêtement transfigure les incitations naturelles.

Mais, venu le moment d'ôter vêtements et sous-vêtements, la communication obéit à des stimuli plus directement corporels, provenant des attitudes, des formes, des contacts, des caresses, des odeurs, et de gestes phoniques qui ne sont pas des paroles.

Mais les amours humaines sont rarement histoires sans paroles, et "*si l'animal va droit au but*, nous dit **F. Perrier**, *...une fois que le langage s'en mêle tout ce qui était vert devient rouge...*" l'humain doit "*en passer par la métaphore et la métonymie, le déplacement, la condensation, la chute du signifiant*".

Car l'essentiel des problèmes psychologiques et sociaux posés à l'humain par la sexualité n'est pas lié à la scénographie corporelle. Les difficultés reposent sur ce fait que les humains utilisent deux registres distincts de communication, là où les animaux, par défaut de langage, n'en utilisent qu'un seul.

Chez l'humain, hormis le viol, il est normal que, préalable à une rencontre des corps, une communication verbale assure la rencontre avec la personne de l'autre.

Le langage remplit cette fonction, mais l'antagonisme de ces deux régimes, communication corporelle et communication linguistique, va alors se manifester pleinement.

On sait que la réceptivité sexuelle est en éveil, par le voir et l'être vu, dans le repérage constant, inné et continu, des disponibilités amoureuses des personnes côtoyées et du désir qu'elles inspirent. En tous lieux et circonstances, les hommes ont naturellement un regard sur les femmes. Aussi naturellement les femmes vérifient ce regard, non sans contrôler quelle concurrente peut être également regardée. Cela reste conventionnellement muet. Mais un désir, dirigé vers autrui, constitue déjà un plaisir et une mise en relation sur un mode extra verbal qui subit les effets de la réserve pudique.

Plus avant, les partenaires se motivent et s'animent dans des attitudes, des signaux qui, surtout par la vue, les gestes phoniques, les gestes physiques, sont des messages de désir. Mais, amour courtois ou vulgaire baratin, ces conduites d'appel sont accompagnées de propos toujours décalés.

Dans ces préliminaires amoureux, il est une expérience qui appartient à tout le monde : **plus les êtres se rapprochent physiquement, plus la parole se réduit** à des petits riens. Plus les corps gagnent en étroite proximité, moins prévaut la communication linguistique. Enfin, dans l'acte engagé, le langage s'abolit tandis que la communication physique s'épanouit. L'orgasme n'est pas le moment du bavardage.

Ces moments ultimes de l'amour sont ceux où l'on peut saisir l'antagonisme corps/parole dans son expression la plus élémentaire et la plus absolue.

Si, dans les apparences, la pudeur s'efface pendant la rencontre amoureuse, on remarque que le langage est indisponible. Des mots, toutefois, accompagnent le plaisir. Ils sont incantatoires, répétitifs, ou réduits à de simples gestes phoniques qui ne sont pas des paroles, mais preuves que les capacités vocales subsistent.

Autres constatations, cette transformation de la parole ne modifie en rien la réceptivité consciente et les actes sont toujours sous le pouvoir de la pensée.

Le linguiste, de son côté, en tirera cette conclusion que dans l'amour, **la chose communicante et la chose communiquée (le signifié et le signifiant) deviennent indistingables** dès l'instant où le plaisir fait partie du message. Ceci entrave le signe linguistique et exclut l'émergence d'un sens : en présence d'une certaine confusion du signifiant et du signifié l'énonciation est impossible.

Si le "lâcher prise" érotique est loin d'être vécu de façon négative, faisant partie du plaisir, on notera que l'offense impudique, qui agresse et humilie, provoque la même inhibition. Nous n'approfondirons pas cet aspect de la question mais l'enchaînement de ces faits mérite réflexion car, si tout sépare et oppose outrage et bonheur érotique dans le vécu intime, il faut constater un effet commun inhibiteur sur l'acte d'énonciation.

3 - Les déformations pudiques du langage

L'échange sexuel réunit tous les critères d'une contiguïté corporelle parce qu'il exige proximité et contact, parce qu'il est une action réelle combinée à un élément réel.

Mais, chez l'humain, la pulsion rencontre son objet par le moyen d'un message **destiné à la personne de l'autre**. Or ce message a besoin d'un langage. Nous sommes donc sur la conjonction antagoniste de la parole et de l'acte corporel. L'acte sexuel n'étant pas symbolisable, il incombe au langage de s'adapter.

Sur un si important sujet, l'investigation se heurte à de réelles difficultés, car, même aux fins louables de la recherche, nul ne consent à l'écoute de ses dialogues intimes.

Ce serait aller au devant d'une réaction pudique qui, justement, interdit toute communication de l'intimité sexuelle sur la scène sociale.

L'expérience commune du manège amoureux révèle combien le message explicite se garde d'être trop clair, au risque de manquer son but. Mais cette omission élective, jointe à maintes subtilités rhétoriques, n'exclut pas la claire compréhension du message implicite.

Ainsi la banale proposition d'aller "*dîner ensemble*", ou "*prendre un café à la maison*" associe le déplacement (sur un autre motif de rencontre intime) et la condensation (avec l'offrande alimentaire commune à de nombreuses espèces animales).

Un rituel verbal, qu'il soit vulgaire ou délicat, conduit les amants à un ajustement réciproque et progressif des registres de communication. Au risque de rupture, ceux-ci doivent réussir, sans nommer le but sexuel, cette "**sortie de la parole**" nécessaire à l'étreinte amoureuse. Les partenaires, veillent chacun (au risque de tout remettre en cause) à éviter le conflit entre les modes corporel et verbal de communication.

Pour la raison dite plus haut, les documents accessibles appartiennent à la fiction ce qui rend contestable la prétention scientifique, encore que des oeuvres, plus vraies que nature, ont su nous dire la force de l'inhibition verbale :

...Il sentait, à travers sa manche, la chaleur de son épaule, et il ne trouvait rien à lui dire, absolument rien, ayant l'esprit paralysé par le désir impérieux de la saisir dans ses bras... (Maupassant).

ou encore :

...Ils n'avaient guère échangé vingt paroles quelques mots inutiles, Il tenait toujours sa main, se demandant avec inquiétude par quelle transition il arriverait aux caresses. (Maupassant).

Les désormais célèbres *cattleyas* sont un exemple de code de substitution d'usage privé :

...si bien que plus tard... "faire cattleya", (fut) devenue un simple vocable qu'ils employaient... quand ils voulaient signifier l'acte de la possession physique... (Proust).

Pour les sciences du langage, la pudeur, parce qu'elle affecte l'énonciation, se situe à la frontière de la parole prononcée et de son interprétation psychologique. Mais il y a plus : dans ce dialogue de nouveaux mariés, l'aménagement linguistique porte non seulement sur l'énonciation, affectant le choix des mots et leur prononciation, mais encore, on va le voir, sur l'énonciateur, montrant, s'il le faut, la nécessité

d'isolants supplémentaires entre les pôles.

Tous ces procédés concourent à accommoder l'écart nécessaire entre les deux discours, implicite et explicite :

Mais lui pensait à tout autre chose :

Il affectait de tenir ses mains sur ses genoux, comme les petits garçons bien sages. -- *Vous avez l'air niais, comme ça* --dit-elle. Il répliqua : -- (...) *vous avez une expérience qui doit dissiper mon ignorance, et une pratique du mariage qui doit dégoûter mon innocence de célibataire, voilà, na !* Elle s'écria : -- *C'est trop fort !* Il répondit : -- *C'est comme ça. Je ne connais pas les femmes, moi, -- na, -- (...) -- c'est vous qui allez faire mon éducation... ce soir -- na, -- et vous pouvez même commencer tout de suite, si vous voulez, -- na.* Elle s'écria, très égayée : -- *Oh ! par exemple, si vous comptez sur moi pour ça ! ...* Il prononça, avec une voix de collégien qui bredouille sa leçon : -- *Mais oui, -- na, -- j'y compte. Je compte même que vous me donnerez une instruction solide... en vingt leçons... dix pour les éléments... la lecture et la grammaire... dix pour les perfectionnements et la rhétorique... Je ne sais rien, moi, -- na.* Elle s'écria, s'amusant beaucoup : -- *T'es bête.* Il reprit : -- *Puisque tu commences par me tutoyer, j'imiterai aussitôt cet exemple, et je te dirai, mon amour, que je t'adore de plus en plus, (...)* ! Il parlait maintenant avec des intonations d'acteur, avec un jeu plaisant de figure qui divertissaient la jeune femme habituée aux manières et aux joyeusetés de la grande bohème (...) Puis elle rougit davantage encore, en murmurant : -- *Il ne faut jamais couper son blé en herbe.* Il ricanait, excité par les sous-entendus qu'il sentait glisser dans cette jolie bouche ; (...) La nuit venait doucement, enveloppant d'ombre transparente, comme d'un crêpe léger, la grande campagne qui s'étendait à droite. Le train longeait la Seine ; et les jeunes gens se mirent à regarder dans le fleuve, déroulé comme un large ruban de métal poli à côté de la voie, des reflets rouges, des taches tombées du ciel (...) Cette mélancolie du soir entrant par la portière ouverte, pénétrait les âmes, si gaies tout à l'heure, des deux époux devenus silencieux. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre pour regarder cette agonie du jour, de ce beau jour clair de mai. (...) Du Roy enlaça la taille de sa femme et la serra contre lui. (...). Il murmura, tout bas : -- *Je t'aimerai bien, ma petite Made.* La douceur de cette voix émut la jeune femme lui fit passer sur la chair un frémissement rapide, et elle offrit sa bouche en se penchant sur lui, (...). Ce fut un très long baiser, muet et profond, puis un sursaut, une brusque et folle étreinte, une courte lutte essoufflée, un accouplement violent et maladroit.

Au long du texte apparaissent des propos allusifs, fertiles en sous-entendus. Nous citerons :

- l'inversion entre ignorance et expérience : *Vous me donnerez une instruction solide... Je ne sais rien, moi...*

- mais aussi l'opposition (plus subtile, antiphrasique) entre la découverte du corps et

celle, contraire, du savoir dont la totalité encyclopédique n'est que discours.

D'autres inversions portent :

- sur le mode de l'énonciation, l'homme, adulte et désirant, s'effaçant derrière le collégien innocent qui bredouille sa leçon ;
- ainsi que sur l'énonciateur qui place un alibi sur son identité, au profit de mimes et jeux de comédiens, par définition inauthentiques.

Mais surtout, qu'elle soit désadaptée du message réel, bredouillée ou chuchotée, la voix est toujours altérée et restreinte dans son pouvoir de communication.

Le tout rythmé par un "Na !" répétitif, scansion qui, nous le verrons, pourrait bien favoriser aussi la conversion métonymique nécessaire à l'approche corporelle.

En résumé, l'expression linguistique subit un ensemble de transformations qui, en fonction du message, portent de façon simultanée :

- sur le contenu de l'énoncé,
- sur le support de l'énonciation (la voix, son niveau, son intonation),
- sur l'identité de l'énonciateur, à quoi nous ajouterons la répétition.

Dans l'imminence de l'acte sexuel, la voix bredouillée, le sens allusif, la tournure ludique vont dans le même sens : ils délèguent au destinataire un message à décoder qui ne saurait être directement communiqué. L'humour et les traits d'esprits ne sont-ils pas les principaux atouts du dragueur ?

4 - Les passerelles

Considérer un obstacle au langage comme affectant l'énonciation, mais non le message, nous rappelle qu'il ne suffit pas de disposer de la parole pour pouvoir exprimer ses pensées. Si nous admettons que l'obstacle pudique à la parole a quelque chose à voir avec l'énonciation, notre attention doit se tourner, avec Jakobson, vers les deux supports du discours, que sont le code et le message. L'observation montre que l'ensemble des phénomènes évoqués n'affecte le langage que si le protagoniste du message est en même temps le protagoniste de l'énonciation. Si le locuteur impute ses propos à une autre personne, l'inhibition pudique s'atténue ou disparaît. Ainsi certains stratagèmes restituent la capacité d'expression en dissociant l'auteur du message de celui qui l'énonce.

1) le recours au tiers et le discours cité

La plus simple de ces passerelles linguistiques consiste à faire dire par un autre ce que l'on ne peut dire soi-même. Les ados ne font-ils pas déclarer leur flamme par un copain ou une copine. En certaines consultations médicales l'accompagnateur pourra venir au secours d'une parole hésitante, besoin fréquent en clinique alcoologique où le patient sollicite souvent un proche, ou un ami.

Dans la mesure où l'alcoolisme est une pulsion mise à nu, le problème de l'énonciation domine la clinique. Si bien que, même consultant seul, le sujet n'en appelle pas moins à un tiers : *ma femme dit que je bois*, ou, plus prudemment : *soi-disant qu'il y en a qui disent que je boirais...* (sic). Le procédé garde son efficacité sous réserve que le protagoniste de l'énonciation (ma femme dit...) ne soit pas le protagoniste de l'énoncé (je bois...).

Cette question est exposée par Jakobson qui l'aborde de la manière suivante :

"... le message (M) et le code sous-jacent (C) sont tous deux des supports de communication linguistique". Mais tous deux "fonctionnent d'une manière dédoublée : l'un et l'autre peuvent toujours être traités soit comme objet d'emploi, soit comme objet de référence". Une unité de code peut impliquer un renvoi soit au code (par exemple dans une traduction) soit au message (cas habituel) ; un message peut renvoyer au code (s'il discourt sur le code) ou à un autre message.

Dans ce dernier cas (un message renvoie à un message) le discours cité a les caractères d'un énoncé à l'intérieur d'un énoncé, d'un message à l'intérieur d'un message :

Par ce procédé il apparaît qu'il n'y a pas d'obstacle à rapporter les paroles d'un tiers. Autant l'acte "je bois" est barré quand le locuteur est celui que la pulsion habite, autant il est libre d'énoncer les propos du conjoint le concernant.

On remarque ici que le message n'a plus pour référent direct un acte corporel, mais un discours préexistant et déjà émis sur cet acte. Au contexte pulsionnel pur, inarticulable, est substitué un contexte linguistique : un énoncé de réemploi *ma femme dit...* pour servir de signifié à un nouveau signifiant.

En fait, le discours cité paraît consister aussi à installer une autre affectation de la réalité, la visée de signification se déplaçant sur le discours de l'autre.

Voir aussi sur ces questions la page : ["je" n'est pas alcoologique](#).

2) je, on, sur l'emploi de ces pronoms

A propos des rapports code/message, Jakobson remarque qu'une unité de code peut renvoyer au message, c'est le cas du pronom personnel où "**code et message se chevauchent**".

Le pronom "je" n'ayant pas de sens propre, ne tire son sens que de la personne qu'il représente dans la chaîne signifiante. Ainsi ne peut-il référer à un élément tiers. A l'opposé de ce qui est obtenu du discours cité, le protagoniste de l'énonciation se voit ici désigné nécessairement comme le protagoniste de l'énoncé. Autrement dit, le pronom ne permet pas à ce protagoniste de faire entrer dans le langage un acte non symbolisé. Dans les propos intimes, "on", qui marque une troisième personne, est souvent substituée à "je". De même chez les patients alcooliques, "On boit", "on se laisse entraîner" sont des expressions très habituelles.

3) l'humour, le mot d'esprit : le double encodage

Le rire (comme les larmes) introduit entre les êtres une communication de nature émotive. Les deux installent une autre forme de réalité. Avec l'humour, le rire privilégie une communication de nature extralinguistique, cependant supportée par le langage.

Le fonctionnement de l'humour repose sur un double sens et un processus d'inversion co-naturel au rire. Dans l'humour il appartient à l'auditeur, et non au locuteur, d'effectuer une procédure d'encodage qui n'est normalement pas dévolue.

Dans l'histoire :

"L'évêque n'a rien compris à l'usage des préservatifs, la preuve c'est qu'il les met à l'index".

le locuteur construit sa phrase comme tout acte d'énonciation :

**sélection >>> combinaison
(antécédent) >>> (conséquent)**

Ce qui, nous dit Jakobson, induit chez l'auditeur l'opération inverse :

**combinaison >>> sélection
(antécédent) >>> (conséquent)**

c'est à dire un décodage qui objective un premier sens "naïf" conforme au langage de l'Eglise.

Mais par le double sens du mot index, laisse entendre autre chose, et il n'est d'effet de rire que si l'auditeur, ayant entendu le sens premier, procède lui-même à un nouvel encodage des matériaux linguistiques et "dit à lui-même" le sens second. Cela suppose que ce destinataire exécute lui-même une nouvelle séquence.

**sélection >>> combinaison
combinaison >>> sélection
sélection >>> combinaison**

Ce procédé a pour terrain de choix le langage érotique (par excellence soumis à la pudeur) mais où tout peut se dire, avec ce qu'il faut d'esprit pour introduire le sens allusif.

Par cette délégation de l'encodage en direction du destinataire, le discours galant se pare d'humour et contourne l'inhibition pudique. L'évocation du sexuel, et tout ce qui touche de près à la pulsion (comme la scatologie, l'alcoolisme), est en somme livré sous forme d'un discours crypté qui contient les matériaux linguistiques, à charge pour l'auditeur (ou l'auditrice) de bien vouloir réemployer ces matériaux et d'en faire son énoncé propre.

4) Parler quand même : la répétition

Le premier langage de l'humain est répétitif, certains vocables persistant dans le vocabulaire commun : *pipi, caca, nounou*... Observons qu'ils renvoient à des éléments très marqués par des rapports métonymiques. Le parler nounou ou "baby talk" est entièrement construit sur ce modèle dont certains adultes (bégaiements ?) ont du mal à se défaire.

Le langage tendre ou familier retrouve parfois cette modalité. A un autre niveau qui n'a entendu les vieux couples, ou encore des enfants, développer une stratégie de répétition : soit que l'un s'obstine à déformer son langage, soit que l'autre impose d'éternelles redites. Ces faits ont deux points communs :

- le contexte de contiguïté familiale dans lequel vivent les protagonistes ;
- la contrainte de répétition qu'ils s'imposent ou imposent à l'entourage.

Avant d'en préciser le sens nous retournerons dans le domaine de l'érotisme pour ne pas méconnaître la persistance, riche de signification, d'une aptitude à la parole pendant l'échange sexuel.

A côté des gestes phoniques, qui n'ont aucun caractère linguistique, les partenaires peuvent énoncer quelques mots. Certains seront mal venus comme : *dis moi que tu m'aimes*, indice d'une mauvaise participation, au moins physique à l'échange érotique. Ce à quoi l'humoriste rétorque : *tu vois bien que je suis trop occupé pour pouvoir te répondre*.

Mais d'autres n'altéreront pas l'engagement émotif bien qu'étant d'authentiques vocables, qui ne sont pas des appels au dialogue et qui, plusieurs fois répétés ont un caractère incantatoire.

Dans la mesure où l'énonciation d'un vocable mobilise la fonction de sélection, l'action se place sous le registre de la similarité, elle-même congruente à la métaphore. Nous sommes, a priori, en contradiction avec la combinaison, elle-même congruente à l'acte amoureux.

Mais c'est la répétition qui a pour effet de transformer la métaphore en métonymie ; c'est à dire que, par son pouvoir, elle va inclure la parole dans le champ de la contiguïté.

Ceci appelle une précision. La répétition n'est pas un simple redoublement. Elle est une authentique conversion métonymique comme peut en produire la réapparition régulière d'un motif dans un graphisme, un refrain, ou dans les arts plastiques. En architecture, une image humaine est une métaphore de l'homme ; mais lorsqu'elle est répétée en tant que motif décoratif, elle cesse de valoir pour ce qu'elle représente et devient la partie d'un tout différent d'elle-même, partie d'une frise, par exemple. Sa finalité est détournée et n'a plus de rapport direct avec la représentation humaine qui n'est plus sa fonction ; il y a annulation du pouvoir de la métaphore au profit d'une métonymie.

La répétition verbale, en particulier dans l'érotisme, apporte donc une information d'une grande précision en ce qu'elle transforme un rapport métaphorique, congruent à la sélection, en un rapport métonymique, congruent à la combinaison. L'énonciation conservée et le caractère répétitif paraissent confirmer :

- 1) que l'obstacle à la parole n'est pas la conséquence d'une incompatibilité primaire entre l'acte corporel et la parole, sans quoi aucune énonciation ne serait possible.
- 2) que nous sommes en présence d'une substitution de la métonymie à la métaphore, paraissant confirmer que l'opposition en cause est celle des postulats logiques propres aux deux facultés maîtresses de connectivité et de comparativité.

5 - Le discours scientifique

Dans les disciplines médicales, praticiens et soignants peuvent être appelés à une grande proximité physique avec les personnes, avec leurs êtres et leurs corps, souffrants ou désirants. Dans un contexte de soins, des situations d'une grande impudeur objective, s'observent communément sans pour autant être perçues comme telles. Aucune emprise pudique ne saurait émerger qui affecterait soit le langage, soit le geste.

L'explication réside en ceci que la formation des soignants se fait sous le signe du savoir scientifique, c'est à dire théorique. Or la théorie est un savoir qui n'est pas une vérité, elle n'est pas le réel : elle est un discours sur le réel. Si les plus consciencieux des médecins d'autrefois ne savaient rien sur les maladies, ils savaient tout sur la médecine de leur époque et cette science autorisait leurs gestes.

Les concepts construits

L'abstraction scientifique n'a pas d'existence en dehors du logos. Il n'y a de science que dans l'abstraction et celle-ci n'est que langage. Nous savons que la parole peut tenir lieu d'écran et, dans cette réversibilité, le même antagonisme, par lequel la pulsion inhibe le langage, permet au langage d'inhiber la pulsion.

Pour éclairer le problème il convient de distinguer, au niveau du langage **faculté créatrice** et **faculté nominative** (appliquée à des entités ou objets préexistants dans la réalité distincte). Mais il n'est pas évident de distinguer ces différents pouvoirs, créatif et nominatif. Sous le signe de la communication, le cri, le message olfactif ou l'art ont été considérés comme des langages.

1° - Observons que lorsque, au lieu des premiers pleurs qui sont des cris, le bébé réclame son biberon en demandant "lolo", il utilise un acte imitatif au bénéfice d'une chose bien réelle pour lui. "Lolo !" n'ajoute rien au réel mais applique l'aptitude **nominative** à une réalité détachée de la contiguïté empirique. C'est un mot différentiateur. Il n'a rien créé qui n'existe déjà dans le monde réel.

2° - L'autre procédure, **créatrice**, est dérivée de notre faculté de comparer les éléments du réel (la comparativité). Elle est absolument différente. La fonction consiste à percevoir un rapport de ressemblance : l'objet réel cesse d'exister au profit d'une idée introduite par la comparaison entre deux objets. Cette idée ne renvoie ni à l'un ni à l'autre terme de la comparaison.

Ainsi la verticalité commune à l'humain et à l'arbre est une idée abstraite. Ou encore, les mots "**froid**" et "**chaud**". Ils répondent bien à l'arbitraire du signe. Mais le froid et le chaud n'ont pas besoin d'être nommés pour exister et pour que nous les ressentions. Examinons le mot "**température**" ; il renvoie aussi bien à l'un et à l'autre. Il ne désigne ni le froid, ni le chaud et constitue une idée abstraite. De même le mot passion n'est ni l'amour ni la haine mais il permet de discourir sur l'un et sur l'autre (si opposés soient-ils) à partir de leurs caractères communs.

La formation des entités abstraites suppose la capacité de perception d'un rapport d'analogie (comparativité) plus la capacité de rétention (mémorisation) plus la capacité de formulation et d'énonciation, qui permet la mise en circulation de l'idée, sa mise en communication sociale, son adjonction au trésor linguistique commun.

En conclusion, dans les fonctions du langage on observe donc soit la simple application de la fonction nominative à une réalité concrète préexistante, soit la création authentique d'un concept construit qui ne renvoie à aucun référent existant dans le réel. Cette catégorie abstraite ne renvoie directement à aucune réalité accessible dans le monde des qualités sensibles.

Eliminer le sensible

C'est cette particularité qui est une réponse au problème de l'impudeur médicale ou

celle qui est étalée *dans certains écrits ou photographies scientifiques ... Nous sommes là dans le domaine de la science qui - dit Catherine Labrusse-Riou en éliminant le sensible non conceptualisable scientifiquement ... ne peut porter atteinte à la pudeur*. Cette observation pointe clairement le rôle de la conceptualisation abstraite à laquelle nous venons de consacrer quelques lignes et, dont on entrevoit qu'elle interrompt la connexion avec le sensible.

D'étonnantes productions scientifico-verbeuses

Par sa formation, le praticien se voit doté d'un foisonnement de concepts dont les redondances alimentent la satire et nourrissent de belles pages littéraires. Au risque de faire sourire, le discours médical s'en est toujours paré et, faut-il le dire aussi, de congrès en colloques, de symposiums en forums, persiste allègrement dans le redoublement d'étonnantes productions scientifico-verbeuses. Qu'importe, cela a assurément pour effet, et pour fonction, de forger des boucliers psychiques nécessaires à la pratique. Ainsi, chaque parcelle de l'univers corporel est-elle érigée au statut scientifique en lequel la souffrance ou le désir prennent rang d'indices classifiables.

Ce que nous venons d'exposer montre assez que les mots ne sont pas de trop. Ils assurent cette fonction nécessaire d'insérer le langage dans une chaîne signifiante dont le système de référence est entièrement de l'ordre de l'abstrait.

Ainsi se construit un discours constitué **d'objets mentaux en divorce avec le réel**, détaché du monde des qualités sensibles, suffisamment assuré de ne pas véhiculer le désir et qui vient justement **interdire à l'imaginaire d'être surpris par le réel**. Nous ajouterons certes, à défaut de garantir la vérité du savoir, mais qui verra ici autre chose qu'une condition de l'avancée des sciences.

Si la pudeur a quelque rapport avec un conflit du corps et de la parole, le langage a un pouvoir séparateur, un pouvoir de rupture des rapports de contiguïté. Le langage, mais aussi la Connaissance qui lui est liée, consubstantielle, et qu'il véhicule.

Références

Joël Dor Introduction à la lecture de Lacan. Denoël Ed. PARIS 1985 Collection "l'espace analytique".

Georgin, Cahiers Siste n°3. Lacan nov. 1977 Ed. l'âge d'homme. LAUZANNE.

Michel Le Guern, Sémantique de la métaphore et de la métonymie. LAROUSSE Ed. PARIS 1973 Collection "Langue et langage".

Marcel Henaff, Revue Obliques. Sade N° 12/13. Tout dire ou l'encyclopédie de l'excès.

Roman Jakobson. Essai de linguistique générale (I) Ed. de Minuit. Paris. 1971. Langage enfantin et aphasies", Flammarion édit. Paris 1980.

Guy de Maupassant, Bel-ami PARIS : Booking international, 1993.

Henri Morier. Dictionnaire de poésie et de rhétorique. PUF 1977. Art métonymie.

Perrier François Double langue, la chaussée d'Antin /2. - 10/18 - 1978.
Proust Marcel, du côté de chez Swann. Un amour de Swann. A la recherche du temps perdu.
L. Sébag. L'invention du monde chez les Indiens Pueblo. MASPERO Edit. PARIS 1971.
LA PUDEUR, La réserve et le trouble, Ouvrage collectif dirigé par Claude Habib, Editions
Autrement, Série Morales n° 9.

[Retour à l'Index](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/traverses.pdf>

